

ŒUVRES GÉNÉRALES ET AUTRES FRANCOPHONIES

SILVIA RIVA

Xavier GARNIER, Jean-Philippe WARREN (dir.), *Écrivains francophones en exil à Paris. Entre cosmopolitisme et marginalité*, Paris, Karthala, 2012, 156 pp.

Malgré son rôle de capitale de la 'république mondiale des lettres' (selon la formule qui a eu beaucoup de succès de Pascale CASANOVA) pendant une partie du XX^e siècle, "la vie du groupe des écrivains francophones qui s[e] sont installés [à Paris] n'a pas encore été assez étudiée systématiquement" (p. 6). C'est ainsi que Xavier GARNIER et Jean-Philippe WARREN ont recueilli huit interventions et un témoignage portant sur les différents aspects concernant les rapports multiples de ces "expatriés du dedans de la francophonie" (*Ibid.*) vis-vis de la ville qui en est encore son centre éditorial (en tant qu'instance de consécration) et symbolique (plus pour les idéaux civils et politiques qu'elle professe que du point de vue de l'effervescence culturelle, qui commence à "décliner dès la fin du XIX^e siècle", p. 8).

Paris est donc principalement une ville de l'esprit plutôt qu'une ville réelle. À tel point que même ceux qui n'y ont jamais mis le pied peuvent se sentir en exil par rapport à ce centre du monde: par exemple, le poète malgache Jean-Joseph RABEARIVELO, étudié avec grande rigueur philologique par Claire RIFFARD ("Paris, capitale de l'intelligence! Promenade parisienne dans le journal et la correspondance de J.-J. Rabearivelo", pp. 17-31). Paris est donc une "ville cérébrale" (p. 10), qui oblige parfois à "intellectualiser" (*Ibid.*) non seulement la capitale hexagonale, mais aussi les capitales des pays natals des écrivains en exil.

Marc KOBERT montre, à ce propos, comment l'image fantasmée du Caire, lue à l'aune d'un certain regard orientaliste, est partagée tant par Elian J. FINBERT que par Tewfik AL-HAKÏM, des auteurs qui s'expriment au cours des années 30 et 40 ("L'oiseau et l'arbre d'Orient. Tewfik Al-Hakîm et Elian J. Finbert à Paris", pp. 33-48).

Qu'en est-il des auteurs canadiens francophones? La typologie suggérée par les critiques est celle de "l'exilé intérieur" (p. 49). Michel LACROIX et Jean-Philippe WARREN étudient "Le 'retour

d'Europe', figure autochtone d'un exilé intérieur", pp. 49-66) sous l'espèce de l'étude de l'imaginaire en littérature, pour montrer combien de fois Paris semblait proche et inaccessible, jusqu'à devenir un espace symbolique d'étrangeté et d'exil à soi à l'époque de la révolution tranquille. Ils concluent que ce sentiment de dépossession qui a régi l'expérience du 'retour d'Europe' peut être aujourd'hui une chance de réconciliation, et que la disparition récente de la figure de l'exilé dans le champ littéraire québécois peut être "moins le signe d'une réconciliation que celui de l'évanouissement des deux terres d'exil qui avaient donné corps et conscience au personnage du 'retour d'Europe': la France et le Québec" (pp. 65-66).

Dominique COMBE consacre son article à "L'exil parisien de Charles-Ferdinand Ramuz" (pp. 67-79). Il se demande pourquoi un écrivain helvétique enraciné dans son pays aurait consacré des pages à un récit autobiographique d'exil à Paris (*Paris, Notes d'un Vaudois*, 1938). Son "exil est d'abord linguistique: il se heurte aux différences d'accent, de vocabulaire et de tournures, contre lesquelles, à son retour en Suisse, il essaiera de remédier en se battant contre la 'norme stérilisante'" (p. 74) pour se "repaïser" (*Ibid.*). Cependant, RAMUZ ne tombe pas dans le piège régionaliste: Dominique COMBE jette une lumière nouvelle sur cet auteur qui est ouvert au monde, tant en ce qui concerne ses idées politiques, qu'esthétiques (par exemple, on le constate grâce à sa défense de CÉZANNE contre MISTRAL, qui se base justement sur son désir de fuir le stéréotype du Midi). Bref, l'œuvre de RAMUZ est "dialectique" (p. 78) pour sa capacité de mettre en contact le particulier et l'universel, ainsi que pour être en mesure de concilier la "langue-geste" (p. 79) issue de l'oralité et du corps, et la "langue-signé" (*Ibid.*) liée à l'écrit et au bon usage académique.

"Quel est l'état parisien de Ionesco?" (p. 83) se demande Marina MURESANU IONESCU dans "Le Paris de Ionesco: enfer ou paradis ou le 'Parisien de Roumanie'" (pp. 81-95). Trois exils véritables, suivis d'un "exil ambigu" (p. 93), c'est-à-dire qui correspond à l'époque de la gloire à partir de 1950, marquent le parcours de l'écrivain roumain. La lecture des rapports entre IONESCO et Paris sont essentiellement historico-biographiques et montrent une oscillation constante entre l'adhésion et la distance.

Sylvain BRIENS nous offre un excursus sur la présence scandinave à Paris avec l'article "*Inferno* d'Auguste Strindberg: la crise d'un écrivain suédois francophone en exil à Paris" (pp. 97-107). Ce texte rend compte d'une crise spirituelle et psychologique fin-de-siècle, avec un côté occultiste et alchimique, mais aussi religieuse, avec la conversion du Suédois au catholicisme. *Inferno* témoigne également d'une crise esthétique, exemple de littérature "impure" (p. 103) à l'intersection du discours scientifique et littéraire, avec des visées gnostiques, expression d'une "interdisciplinarité féconde" (p. 107). Bref, dans ce texte on trouve "les symptômes de la modernité identifiés par Walter Benjamin dans *Paris capitale du XIX^e siècle*" (*Ibid.*).

Xavier GARNIER étudie le cas des "Intellectuels africains en exil

à Paris: un paradoxe colonial” (pp. 109-124) pour mettre en valeur trois phases du rapport à la capitale de l’Empire (son corpus comprend les œuvres d’Ousmane SOCÉ, Bernard DADIÉ, Cheikh Hamidou KANE, Léopold Sédar SENGHOR): une phase d’enthousiasme, où l’on reconnaît ce qu’on a appris; une phase d’“individuation” (p. 116), où Paris devient un espace de mort; une phase de fraternisation au contact d’autres exilés. Il conclut que la ville expérimentée par les Noirs est, à cette époque, la ville des “lumières électriques dont le paradigme est, dans l’entre-deux-guerres, New York”. Il souligne en effet l’influence des écrivains de la Negro-Renaissance d’Harlem sur beaucoup d’entre eux.

Mireille CALLE-GRUBER s’occupe, dans un essai raffiné, de la présence maghrébine dans “Écritures fugitives. Assia Djébar entre Alger et Paris” (pp. 125-140). Elle précise, sur la base des témoignages autobiographiques de l’auteur de *L’Amour, la fantasia*, qu’Assia DJEBAR est fugitive plutôt qu’exilée, parce que son appartenance n’est pas spatiale, mais archéologique, de mémoire, nostalgique d’héritages multiples (dont l’héritage arabo-andalou). Tantôt l’exil parisien libère et dépouille l’écrivaine, tantôt il est vécu comme prison. Enfin c’est “l’exil dans la langue de l’autre qui porte le désir de la littérature” (p. 140).

Le volume se termine par un témoignage important de l’écrivaine québécoise d’origine française Régine ROBIN, qui lance une question qui boucle la boucle du défis lancé par cet ouvrage: “Rentre-t-on jamais chez soi?” (pp. 141-153).

Silvia RIVA

Catherine MAZAURIC, *Mobilités d’Afrique en Europe. Récits et figures de l’aventure*, Paris, Karthala, 2012, 383 pp.

Dans son “Introduction” (pp. 9-31) Catherine MAZAURIC réfléchit tout d’abord sur la question de l’immigration en Europe, pour ensuite délimiter le sujet de son étude: l’exploration des représentations de “l’exil sans papiers” (p. 21). L’attention portée à “cette littérature en émergence diffractée” (p. 25) est due à la présence constante du thème de l’immigration irrégulière dans la production artistique contemporaine, et plus particulièrement littéraire. En effet, à travers la mise en scène de l’itinéraire de “héros et hérauts postcoloniaux du passage” (p. 27), “les productions symboliques, artistiques ou littéraires, jouent un rôle important tant dans l’étayage que dans le déplacement, l’ouverture, la dissolution ou la recomposition des frontières et des murs, matériels ou symboliques, que les sociétés érigent à l’intérieur et à l’extérieur d’elles-mêmes” (p. 29).

L’étude, qui se compose de trois parties, se structure en suivant la dynamique spatiale du parcours du migrant. La première partie, “Dehors, les incendies”, s’intéresse au moment qui précède

le départ, pendant lequel se constituent les imaginaires relatifs à l'immigration. Dans "Brûleurs et autres aventuriers" (pp. 35-72), premier chapitre de ce volet, MAZAURIC propose une réflexion qui réunit, dans une perspective comparatiste, les productions littéraires du Maghreb et de l'Afrique subsaharienne, en rapprochant les figures du *harraga* et de l'"aventurier". En ce qui concerne le *harraga* (c'est-à-dire littéralement 'celui qui brûle'), le critique retrace l'étymologie de ce terme indiquant un type particulier de migrant clandestin et met en évidence, à travers l'analyse d'*Il était parti dans la nuit* de Youssef AMGHAR et de *Harraga* de Boualem SANSAL, les motivations qui poussent ces individus à quitter leur pays natal pour rejoindre l'Europe. Quant à l'"aventurier" subsaharien, l'auteur renvoie aux pratiques de la mobilité interne au continent africain reliées à la dimension initiatique du voyage. Elle jette une lumière sur les différentes catégories de rêves – concernant l'Europe – cultivés par ces jeunes individus. Ces personnages acquièrent une aura mythique dans les textes, mais leurs souffrances et leurs difficultés ne sont pourtant pas cachées. Le chapitre "Brûler ses vaisseaux" (pp. 73-98) se penche sur le caractère initiatique des épreuves auquel le migrant est soumis et sur le récit des circonstances – collectives aussi bien qu'individuelles – qui l'ont amené au départ. MAZAURIC relève la fréquence du recours à l'analepse dans *Harraga* d'Antonio LOZANO et dans *Un passage vers l'Occident* de Didier LECLAIR ainsi qu'aux modalités chorales de narration dans *De l'espoir et autres quêtes dangereuses* de Laila LALAMI et dans *Cannibales* de Mahi BINEBINE. "Avant le grand saut" (pp. 99-126) clôt cette section, en montrant les aspects relatifs aux moments précédant le départ: le regard est porté sur la description des préparatifs effectués et des différents acteurs des "réseaux du passage" (p. 104), tels que les passeurs et les rabatteurs.

La deuxième partie, "Ponts, épreuves et passages", présente trois chapitres. Dans le premier, "Transit 1: Le détroit, hiatus entre deux mondes" (pp. 129-147), le critique s'attarde sur la notion de détroit, "autant un lieu physique qu'un *topos* mental, investi de mythologies dont certaines sont plusieurs fois millénaires, et manifestation géographique, visibilisation singulière de la séparation entre deux 'mondes', l'Afrique et l'Europe" (p. 129). Frontière au caractère ambivalent, le détroit est l'objet de lectures symboliques multiples et variées que la production littéraire met en évidence. Le quatrième chapitre du volume, "Traversées" (pp. 149-203), est consacré aux étapes de l'itinéraire des migrants, qui sont obligés de stationner dans des "hors-lieux" (p. 152) de tout genre. MAZAURIC explore cet univers de "campements précaires, parfois situés en pleine nature" (p. 150), de ghettos qui reflètent l'état d'incertitude et les difficultés que rencontrent ces voyageurs clandestins. Le critique analyse ensuite le motif de la traversée maritime ainsi que d'autres franchissements d'obstacles naturels, qui constituent souvent un moment narratif décisif dans lequel s'établit le destin des personnages: la possibilité de l'échec ou de la mort est toujours présente. Le regard n'est pas seulement porté à la fiction, mais aussi aux récits documentaires. D'ailleurs, la question du rapport

entre document et fiction est l'objet d'une réflexion approfondie dans le chapitre suivant, intitulé "Transit 2: Témoins embarqués et hors champ" (pp. 205-238): la "position du témoin" de voyage (p. 206) est un aspect fondamental dans la considération des "récits au statut instable" (p. 30) où se manifeste un renversement de rôles entre le reportage et l'œuvre littéraire.

Catherine MAZURIC s'occupe, dans la troisième partie de l'étude, "Aux bords du dedans", de la question de l'arrivée de l'immigré irrégulier. En reprenant les thèmes du quatrième chapitre pour les développer plus longuement, "Dans la frontière" (pp. 241-303) permet de relever la condition existentielle de précarité et de marginalité vécue par les clandestins, souvent représentée dans les récits migrants. Le critique aborde les descriptions non seulement des espaces occupés par ces personnages, mais aussi des exploitations subies et des activités illégales auxquelles ils sont amenés par "la précarité des conditions, les difficultés de survie, la nécessité fréquente d'endosser l'identité d'un autre" (p. 258). Dans ce chapitre l'auteur se penche aussi sur les difficultés concernant la possession des papiers nécessaires à la régularisation, sur les centres de rétention et sur l'expulsion de l'individu irrégulier. "Mondes en conjonction" (pp. 305-332) traite du thème de la rencontre: histoires d'amour et d'amitié, ou tout simplement la mise en scène du contact avec l'Autre. Si d'un côté, ce thème met en relief l'altérité du migrant à travers l'évocation de stéréotypes positifs ou négatifs concernant l'immigration, d'autre part, "l'esthétisation du réel, loin d'éloigner de l'expérience, contribue au contraire à y ramener, en dissolvant, au moins partiellement, les schémas érigés par l'idéologie" (p. 329). Le chapitre qui clôt le troisième volet de l'étude, "Transit 3: Une littérature dénationale?" (pp. 333-347), pose un questionnement sur la voix énonciative des textes du corpus pour mettre en lumière l'engagement des auteurs dans les récits d'immigration clandestine, même quand ceux-ci recourent à la distanciation par l'humour. MAZURIC souligne le rôle joué par les "écritures migrantes" (p. 341) dans la représentation des "identités frontalières" (p. 345) qui rendent compte du métissage culturel contemporain.

Le volume se ferme sur une brève "Conclusion" (pp. 349-354), où le critique reprend les résultats les plus significatifs de l'étude et affirme que "si le migrant irrégulier requiert autant l'attention des écrivains, c'est peut-être bien parce que son expérience leur apparaît comme pionnière, pour une autre forme d'habitabilité du monde" (p. 350). Suit l'index des œuvres et des auteurs et la bibliographie.

Jada MICONI

Nathalie PHILIPPE, *Paroles d'Auteurs. Afrique, Caraïbe, Océan Indien, Ciboure, La Cheminante* ("Plein champ"), 2013, 310 pp.

Comme l'affirme Jacques CHEVRIER, préfacier affectueux mais objectif de ce volume fort intéressant pour tous ceux qui s'occupent de littératures francophones, Nathalie PHILIPPE "nous propose un discours buissonnier à la rencontre d'une vingtaine d'écrivains, hommes et femmes confondus, des jeunes et des moins jeunes, des 'émergents' et des 'émergés' avec lesquels elle a pu s'entretenir, parler de leurs trajectoires, évoquer leurs ouvrages et, le cas échéant, en proposer une grille d'interprétation" (p. 8).

Aidée en cela par son rôle de rédactrice en chef de la revue *Cultures Sud*, Nathalie PHILIPPE a su réunir, dans ce volume précieux paru chez les éditions La Cheminante, des discours multiples qui donnent compte des richesses tant esthétiques que thématiques de ces auteurs qui s'expriment à partir de plusieurs territoires (l'Afrique, la Caraïbe et l'Océan Indien) ayant en partage l'usage de la langue française.

Ce choix, ainsi que d'autres plus formels qui affirment la part d'affectivité et de passion impliquées dans cet ouvrage (par exemple, dans la quatrième de couverture, on trouve la liste des auteurs par ordre alphabétique à partir du prénom et non pas du nom de famille), illustre sa volonté de se soustraire aux classements hérités.

Le panorama qu'elle esquisse est tellement foisonnant qu'il est impossible d'en rendre compte de manière exhaustive. La seule constante réside dans l'organisation de la suite des entretiens: ils sont tous précédés par une petite introduction bio-bibliographique, et suivis d'une bibliographie complète, tantôt en forme de poème, tantôt sous forme de poème graphique (ce qui démontre, une fois de plus, la démarche originale, dépourvue de soucis académiques, mais, par là, pas moins rigoureuse).

Quelques lignes directrices se précisent à mesure qu'on se met à l'écoute de ces voix multiples: tout d'abord, on constate le dynamisme de l'écriture féminine, souvent engagée malgré elle, toujours solidaire, et à la recherche de voies nouvelles (on interroge Tanella BONI, Sylvie KANDÉ, Ananda DEVI, Fatou DIOME, Hemley BOUM, Khadi HANE, Scholastique MUKASONGA); deuxièmement, beaucoup des écrivains interviewés partent à la recherche d'un imaginaire sans conditionnements (cela est évident, par exemple, chez Sami TCHAK); troisièmement, on constate la volonté de nombre d'entre eux d'écrire une histoire autre du monde et des conquêtes des espaces (c'est le propos d'Achille MBEMBE, de Sylvie KANDÉ, ou de Tidiane N'DIAYE, qui parle de la traite arabo-musulmane en termes de "génocide voilé" – c'est le titre de son ouvrage nommé au Prix Renaudot Essai en 2008).

Outre les auteurs déjà cités, ce volume contient d'autres entretiens, également intéressants pour les suggestions recueillies (qui

touchent, entre autres, les sujets du rapport aux langues maternelles, des extrémismes religieux, d'Haïti), à Adamou IDÉ, Anthony PHELPS, Emmanuel DONGALA, Ernest PÉPIN, Gabriel OKOUNDJI, Hamidou SALL, Henri LOPES, Jacques DALODÉ, Koffi KWAHULÉ, Louis-Philippe DALEMBERT, Mamadou Mahmoud N'DONGO.

L'ouvrage est agrémenté par des lyriques et des planches artistiques tirées d'un triptyque de la plasticienne et poète Anne-Marie CARTHÉ.

Silvia RIVA

François PROVENZANO, *Historiographies périphériques. Enjeux et rhétorique de l'histoire littéraire en francophonie du Nord. Belgique, Suisse romande, Québec*, Bruxelles, Académie royale de Belgique, 2011, 223 pp.

Dans cet ouvrage, François PROVENZANO se propose de mettre en comparaison un corpus de textes métalittéraires constituant l'historiographie littéraire de trois espaces francophones différents (la Belgique, la Suisse romande et le Québec), dont il examinera les aspects socio-historiques et les éléments rhétoriques.

Dans l'introduction (pp. 7-19), l'auteur souligne et motive les raisons de ses choix. En premier lieu, il prend en compte la notion de francophonie du Nord, en partant de "deux grands constats, l'un sociolinguistique et historique, l'autre métacritique" (p. 10): si d'une part le développement historique des littératures belge, suisse et québécoise se différencie nettement par rapport à l'évolution des francophonies du Sud, d'autre part la tradition métalittéraire des premières est de nature endogène, alors qu'elle est exogène pour les secondes. En deuxième lieu, PROVENZANO passe en revue tous les éléments à la base d'une "pratique historiographique périphérique" (p. 15), pour parvenir enfin à justifier "l'adoption d'une démarche comparatiste aux dimensions historiques et rhétoriques" (p. 16). En inscrivant sa démarche selon une approche sociologique du littéraire, le critique apparente son étude à une "archéologie de la francophonie comme principe de vision des littératures périphériques en langue française" (p. 17).

Dans le premier chapitre ("État de la question", pp. 21-33), l'auteur dresse l'état des lieux du sujet en rassemblant les travaux qui concernent le discours métalittéraire des francophonies du Nord en deux groupes spécifiques: les études à finalité méthodologique ou particularisante d'un côté (pp. 21-24), les lectures archéologiques de l'autre (pp. 24-33).

En partant des études citées dans cette première partie, le deuxième chapitre ("Modélisation de l'objet", pp. 35- 50) offre un schéma de modélisation générale de l'historiographie littéraire périphérique, d'après lequel "le discours métalittéraire serait [...] un appareil médiateur producteur de représentations potentiellement

valables socialement” (p. 35).

Afin de “conserver une vue d’ensemble sur les trois traditions étudiées, sur leur progression parallèle et sur leurs liens avec la francodoxie” (p. 50), l’auteur structure les chapitres suivants selon les différentes phases que l’historiographie littéraire des francophonies du Nord a connues. Dans la troisième partie (“Phase d’émergence”, pp. 51-93), il se penche sur le premier paradigme historiographique qui s’est affirmé à partir de la moitié du XIX^e siècle en Belgique, en Suisse romande et au Québec, un paradigme qui “prend la forme d’un plaidoyer pour l’existence d’un corpus national inscrit profondément dans les structures idéologiques et historiques de la société” (p. 51); pour l’illustration de ce modèle, il cite trois principales figures d’intellectuels: le Belge Charles POTVIN (1818-1902), le Suisse Virgile ROSSEL (1858-1933) et le Canadien-Français Camille ROY (1870-1943). Cette analyse est suivie du quatrième chapitre (“Phase de rupture”, pp. 95-145), où PROVENZANO se consacre à l’étude de la “remise en cause de la *doxa* critique et historiographique nationaliste” (p. 95), en se focalisant sur de nouvelles figures, telles que celles du Belge Francis NAUTET (1854-1896), du Canadien Berthelot BRUNET (1901-1948) et du Suisse Gonzague DE REYNOLD (1880-1970). Après cela, l’auteur parvient enfin à tracer, dans le cinquième chapitre, les caractéristiques d’une étape plus récente (“Phase d’institutionnalisation”, pp. 147-189) qui marque l’institutionnalisation des pratiques historiographiques, celle-ci coïncidant avec “la production de *représentations francodoxes de l’autonomie littéraire* de chacun des trois objets respectivement envisagés par ces pratiques”¹, p. 148). L’auteur fait ici référence à nombre de critiques, parmi lesquels Gustave VANWELKENHUYEN pour la Belgique, François JOST pour la Suisse et Gilles MARCOTTE pour le Québec. Mais l’historiographie littéraire des francophonies du Nord ne s’arrête pas avec son institutionnalisation: dans sa phase la plus contemporaine, elle doit se confronter à l’apparition et à la “prolifération des discours francodoxes sur les littératures francophones du Sud” (p. 189), ce qui implique d’autres et de nouveaux enjeux. Dans l’épilogue (“Enjeux contemporaines”, pp. 191-197) PROVENZANO les analyse, en soulignant la nécessaire “renégociation radicale des systèmes de valeurs” (p. 196) pour les historiographies littéraires et en proposant la Belgique, la Suisse romande et le Québec comme “modèles historiographiques pour l’étude du littéraire, pour autant que les mots ‘historiographie’ et ‘littéraire’ aient encore un sens dans le nouveau régime épistémologique qui se dessine” (p. 197).

¹ C’est l’auteur qui souligne.

Elisabetta BEVILACQUA

Justin K. BISANSWA, Kasereka KAVWAHIREHI (dir.), *Dire le social dans le roman francophone contemporain*, Paris, Champion, (“Colloques, congrès et conférences sur la Littérature comparée”), 2011, 601 pp.

Dans ce volume, présenté dans la rubrique de l’Afrique subsaharienne, figurent deux articles concernant la Polynésie et l’Égypte. Je rendrai compte ici de ces études en renvoyant aux autres sections pour celles qui les concernent.

La contribution “La littérature tahitienne contemporaine: une écriture *Tifai fai*” (pp. 175-188), concerne la production littéraire polynésienne, en particulier de Tahiti. Mohamed AÏT-ARAB explore cette jeune littérature, qu’il définit *Tifai fai*, terme lié à l’image du *patchwork*, en raison de sa tentative “de reconstruire l’homme polynésien dans toute sa plénitude et de rompre radicalement avec le mythe dans lequel l’Occident a enfermé et continue d’enfermer ce peuple” (p. 175). Cette reconstitution s’opère à travers le retour au passé et à la tradition et grâce à une interrogation des conditions de la société tahitienne contemporaine.

Dans “Écrire en français: à la recherche de quelle identité? L’exemple d’Out-el-Kouloub el Demerdachia” (pp. 545-560), Manal KHEDR réfléchit sur le choix du français comme langue d’écriture de la part d’un auteur égyptien peu connu: Out-el-Kouloub EL DEMERDACHIA. Après avoir donné quelques éléments biographiques concernant cette “grande dame de l’aristocratie cairote” (p. 547), le critique souligne la dimension culturelle de sa démarche, qui lui permet, en tant que femme, de s’insérer dans un contexte de production traditionnellement masculin et de pouvoir ainsi faire appel à l’élite égyptienne en vue d’un changement social. L’étude de KHEDR met aussi en relief “le cachet égyptien” (p. 558) caractérisant ces textes, pour suggérer comment cette œuvre permet la rencontre “[de] l’écriture française et [de] l’âme égyptienne” (p. 559).

Jada MICONI

Samia KASSAB-CHARFI et Mohamed BAHÏ (dir.), *Mémoires et Imaginaires du Maghreb et de la Caraïbe*, Paris, Champion, 2013, 332 pp.

Cet ouvrage collectif à caractère comparatiste vise à rapprocher les espaces géographiques, littéraires et culturels du Maghreb et de la Caraïbe dans le but d’ouvrir de nouvelles voies de recherche et d’analyse. Consacré à la mémoire de Frantz FANON (1925-1961) et d’Édouard GLISSANT (1928-2011), le volume est organisé en quatre parties recueillant dix-sept contributions et

s'ouvre par les apports de cinq écrivains maghrébins et antillais qui ont voulu contribuer à ce dialogue.

Le tunisien Abdelwahab MEDDEB (“Entre Caraïbe et Maghreb”, pp. 13-16) évoque les résonances méditerranéennes suscitées par le poème “Calendrier lagunaire” du recueil *Moi, laminaire* (1981) qui sert d'épithète sur la tombe d'Aimé CÉSAIRE à Fort-de-France, visitée par MEDDEB en 2009. Le martiniquais Patrick CHAMOISEAU (“Pour Abdelkébir Khatibi”, p. 17) rend hommage à l'écrivain marocain KHATIBI, alors que son compatriote MONCHOACHI (“Histoire de Tariq Ibn Ziyad”, p. 19) se penche sur la figure historique de Tariq IBN ZIYAD en imaginant ce qui se passerait s'il ouvrait aujourd'hui ses yeux sur l'Andalousie. Ernest PÉPIN, de la Guadeloupe, nous livre un poème intitulé “À tous les reconduits. Fils des murailles” (pp. 21-24), alors que l'algérien Boualem SANSAL (“Le trou de ver. Mort et résurrection du *Malfini*”, pp. 25-26), nous présente *Les Neuf consciences du Malfini* (2009) de Patrick CHAMOISEAU.

Ces hommages et ces textes de rencontre sont suivis d'un “Prologue” (pp. 27-30), où Samia KASSAB-CHARFI et Mohamed BAHY introduisent les articles du recueil, en soulignant que chacun se propose de “tester l'appariement caribéano-maghrébin de certains concepts, d'approfondir l'intelligibilité des écrivains, philosophes, artistes abordés par une approche transversale où l'articulation permet [...] d'ouvrir sur une nouvelle complexité critique” (p. 29).

La première partie, “Confluences littéraires: les figures tutélaires” (pp. 31-121), comprend une première contribution de Jean KHALFA (“Fanon, *Corps perdu*”, pp. 33-50) qui propose une lecture de *Peau noire, masques blancs* (1952) à la lumière d'une étude sur le corps. Le célèbre ouvrage de FANON se termine par une prière s'adressant au corps, dont KHALFA cherche à élucider le sens par rapport à la phénoménologie de la conscience colonisée et à la psychopathologie du colonisé. Le recours à la prière n'implique pas une connotation religieuse, en se chargeant plutôt d'un sens éthique: “le fondement d'une éthique nouvelle, c'est dans la longue réflexion sur le corps, la conscience et l'histoire qu'est *Peau noire, masques blancs* que Fanon le chercha” (p. 35).

Dans le deuxième article, “Aimé Césaire et Kateb Yacine: 'Insolites bâtisseurs’” (pp. 51-65), Thomas DEMULDER s'engage à rétablir le contact entre “l'entreprise scripturaire d'Aimé Césaire et de Kateb Yacine en duo” (p. 51), surtout à travers une comparaison entre le *Cahier d'un retour au pays natal* (1939) et *Nedjma* (1956). Après avoir établi les points de contact entre les deux hommes, au niveau historique et en termes d'engagement, l'auteur se livre à examiner leur écriture, en remarquant les aspects qui les rapprochent: “avec eux, l'écriture se construit dorénavant suivant une ligne de résistance et de défis. Le texte devient un véritable foyer de luttes et de revendications” (p. 55). Il passe ensuite à étudier les caractéristiques d'une langue scripturaire chargée d'exprimer “l'hétérogénéité, la complexité et la richesse” (p. 58), pour se pencher enfin sur le choix de l'*oraliture* qui imprègne aussi bien

le *Cahier* que *Nedjma*. La comparaison l'amènera ainsi à voir dans Aimé CÉSAIRE et KATEB Yacine deux "insolites bâtisseurs" (p. 64) dont l'action "(ré)oriente la lutte, la création poétique et la perception des identités postcoloniales" (p. 65).

Dans l'apport d'Adel HABBASSI, "Aimé Césaire et Mohammed Khaïr-Eddine: une traversée poétique de l'Atlantique" (pp. 67-83), le *Cahier d'un retour au pays natal* et *Moi, laminaire* de CÉSAIRE sont mis en comparaison avec *Soleil arachnide* (1969) et *Mémorial* (1991) de l'écrivain marocain Mohammed KHAÏR-EDDINE, afin de "dégager des affinités, voire des similitudes entre des œuvres habitées des mêmes rêves et nourries par des imaginaires inondés de 'soleil'" (p. 67). À partir de la façon dont KHAÏR-EDDINE évoque CÉSAIRE dans *Soleil arachnide*, l'auteur de l'article remarque les analogies qui permettent d'associer les deux écrivains, aussi bien du point de vue intellectuel qu'esthétique, en démontrant ainsi que la littérature a été capable de "réunir des hommes et des cultures que la géographie et la politique ont séparés" (p. 82), sans attendre "ce qu'on a convenu d'appeler le 'dialogue des cultures' pour nouer des liens entre des hommes dont les voix résonnent à des milliers de kilomètres l'une de l'autre" (*Ibid.*).

La dernière contribution de cette première partie offre une réflexion critique autour de KATEB Yacine et d'Édouard GLISSANT. Catherine DELPECH ("Kateb Yacine et Édouard Glissant: deux poétiques 'irruées' au même rendez-vous de l'Histoire", pp. 85-121) les associe en partant de la même nécessité qui détermine leur acte d'écriture, c'est-à-dire le besoin d'"entreprendre d'abord par la parole poétique une prise de conscience générale et conduire leur peuple sur la voie de la désaliénation" (p. 85). Elle travaille donc sur la comparaison entre les deux "poétiques erratiques" (p. 87) des auteurs, en décelant les cris et les échos qui les rapprochent, avec une attention particulière consacrée au développement de leur existence et de leur œuvre qui entame "un même mouvement, double, à la fois de retour vers le lieu d'origine, d'expansion vers le reste du monde, et d'incessants va-et-vient entre les deux" (p. 98). C'est en suivant ce double mouvement que l'auteur analyse l'errance qui se dévoile dans leur production littéraire.

La deuxième partie, "Croisements intertextuels et transculturels" (pp. 123-187), s'ouvre par l'apport d'Émile EADIE, "La canne à sucre, un axe de transversalité entre Maghreb et Caraïbe" (pp. 125-143), consacré à l'histoire du passage de la canne à sucre du Maghreb à la Caraïbe au XVI^e siècle et à l'utilisation de l'esclavage dans les deux aires géographiques.

Avec Abdelbaki ALLAOUI on revient à la littérature: dans "*Harraga* de Boualem Sansal ou l'allégorie de l'histoire de l'Algérie: une vision glissantienne de l'Histoire" (pp. 145-162), la théorie de la Relation de GLISSANT et sa poétique du divers sont appliquées aux "entreprises de relecture historique" (p. 147) que Boualem SANSAL s'engage à réaliser dans ses romans. ALLAOUI en étudie donc les convergences, notamment en ce qui concerne *Harraga* (2006), qu'il étudie comme une illustration de la pensée glissantienne.

Jacqueline COUTI nous propose un autre type de comparaison,

cette fois-ci concernant Tahar BEN JELLOUN et Patrick CHAMOISEAU. Dans “Topographie d’une masculinité malaisée: corps féminin et espace domestique chez Tahar Ben Jelloun et Patrick Chamoiseau” (pp. 163-182), elle fait dialoguer *La Nuit sacrée* (1987) de l’écrivain marocain et *Chronique des sept misères* (1986) de l’écrivain martiniquais à la lumière de la mise en scène de la “poétique du logis et du corps féminin” (p. 165). Elle parvient ainsi à relever, chez les deux romanciers, “l’association étroite entre la corporéité féminine et la maison comme lieux clos qui renferment des abîmes d’horreur insondables dans lesquels l’homme peut être absorbé et risque de se perdre” (p. 182).

Avec la contribution de Manuel NORVAT se termine la deuxième partie: dans “La conférence des fleuves” (pp. 183-187), il se propose de “questionner en quoi les fleuves dans la philopoétique d’Édouard Glissant constituent des éléments (épars et rassembleurs) de sa poétique du Divers” (p. 184), en se penchant spécialement sur *La Lézarde* (1958).

En ouverture de la troisième partie, “Histoire et mémoire” (pp. 189-243), on trouve “Ernesto Cardenal, une identité encore inconnue” (pp. 191-194) de Ridha TLILI, un article consacré au grand poète et révolutionnaire du Nicaragua, dont la poésie contemplative pourrait être qualifiée de “rêve méditerranéen” (p. 194).

Yasmine KHODHR, dans “Manifestations et caractéristiques de la mémoire collective dans le roman martiniquais contemporain” (pp. 195-208), dresse un portrait de la production romanesque martiniquaise de ces dernières années dans le but de circonscrire la question de la quête des origines. Elle le fait par l’étude de quatre romans: *Eau-de-Café* (1991) de Raphaël CONFIAINT, *Texaco* (1992) de Patrick CHAMOISEAU, *Tout-Monde* (1993) d’Édouard GLISSANT et *Zonzon tête carrée* (1994) d’Ina CÉSAIRE. En partant des métamorphoses de la mémoire collective, elle passe ensuite à identifier les sources de cette mémoire dans l’Histoire, dans la nature et dans l’imaginaire, pour conclure enfin que ces romans permettent de “suivre les traces éparpillées de toutes ces mémoires communautaires constitutives de l’identité créole” (p. 208).

La contribution de Mohamed BAH, “L’exil et la subversion dans *Le Déterreur* de Mohammed Khaïr-Eddine et *De quel amour blessé* de Fouad Laroui” (pp. 209-228), enquête sur le rôle de l’exil chez ces deux écrivains marocains, dont les romans rendent compte “de l’évolution sociopolitique du pays et de différents exils qui s’accompagnent de plusieurs formes de subversion” (p. 209).

En conclusion de cette partie, Corina CRAINIC (“Mémoires souffrantes et réécriture de l’Histoire: la puissance de l’imaginaire dans le renversement des discours coloniaux”, pp. 229-243) s’attache à “étudier la figure du marron qu’Édouard Glissant développe parallèlement à une poétique postcoloniale visant à mettre en place une révolution de l’imaginaire” (p. 231). Elle se livre donc à examiner tous les enjeux de l’intérêt de GLISSANT pour la figure de l’esclave rebelle, tout en comparant également sa position à celle d’autres écrivains antillais.

La quatrième partie, “Sémiotiques” (pp. 244-304), s’ouvre au domaine artistique avec cinq articles. Dans le premier, “L’œuvre carrefour de Louis Laouchez, artiste martiniquais” (pp. 246-254), Dominique BERTHET présente la figure de ce peintre qui a joué un rôle très important pour l’affirmation de l’art martiniquais contemporain, et dont les œuvres célèbrent la relation de la Caraïbe à l’Afrique.

Caroline ZIOLKO, dans “Paysages et photographies du Maghreb et de la Caraïbe” (pp. 255-265), se penche sur “la représentation des paysages marocains et guadeloupéens tels que figurés sur les cartes postales au XX^e siècle” (p. 255), en soulignant la valeur de la photographie, “témoignage de l’état des lieux autant que de l’état du regard porté sur ces lieux” (p. 265).

Ahmed HAFDI (“L’imaginaire maghrébin: de l’oralité à la scripturalité”, pp. 267-278) nous livre les résultats d’une expérience d’approches de l’oralité qui a concerné plusieurs étudiants d’une université marocaine et qui a été organisée par l’*Association Oralité, Conte pour l’Amitié, le Dialogue et le Développement*.

Inès MOATAMRI revient sur le paysage dans “Connaissance du paysage chez Édouard Glissant et Mohammed Dib” (pp. 279-294). Elle se propose de “mettre l’accent sur les implications affectives, éthiques et esthétiques de la ‘parole’ du paysage chez les deux auteurs” (p. 279).

Le volume se termine par la contribution de Samia KASAB-CHARFI, “Ernest Breleur (Martinique) et Tahar M’Guedmini (Tunisie/Djerba): deux plasticiens à corps perdu” (pp. 295-304), consacrée à une dernière comparaison entre plusieurs toiles de ces deux artistes, notamment en ce qui concerne la représentation des corps: “les corps djerbiens de M’Guedmini ont, au bout du compte, quelque chose des méduses ensommeillées de Breleur, qui vrillent et dévrillent leur ombre tour à tour carnée et filante. Affranchis des pesanteurs, ils spiralent librement, loin des courants connus, en route vers l’improbable devenir” (p. 304).

Elisabetta BEVILACQUA

Pierre AKINWANDE, *Négritude et francophonie. Paradoxes culturels et politiques*, Paris, L’Harmattan, 2011, 325 pp.

Ce volume, tiré de la thèse de doctorat de Pierre AKINWANDE, porte sur l’étude du rapport entre Négritude et francophonie dont l’auteur analyse l’opposition apparente et l’évolution tout au long des années 60, quand les deux courants sont devenus presque complémentaires grâce à l’intervention de plusieurs intellectuels tels que Léopold Sédar SENGHOR, Aimé CÉSAIRE et Léon-Gontran DAMAS. Le but de l’ouvrage consiste donc à “démontrer l’universalité et l’humanisme de la civilisation négro-africaine [...], à mesure de la complémentarité de la négritude avec la civilisation eu-

ropéenne d'expression française dite 'francophonie'" (p. 23).

Le livre s'ouvre par la préface d'Henri SENGHOR (pp. 11-17) qui se propose, en tant que neveu du Président SENGHOR et dépositaire de l'exactitude de son message, d'éclairer "le cheminement de Léopold Sédar Senghor de la Négritude à la francophonie, considérée parfois comme une trahison" (p. 11). Cette préface est suivie de l'avant-propos de Nathalie PHILIPPE ("Littérature engagée ou littérature engagée?", pp. 19-20), où elle souligne la valeur et la qualité de l'étude de Pierre AKINWANDE qui a su faire dialoguer deux notions fondamentales à la compréhension des dynamiques postcoloniales actuelles.

Dans l'introduction générale, "Les termes 'Négritude' et 'Francophonie', perspectives et problématiques" (pp. 21-35), l'auteur explique le propos de son travail et il présente son corpus de référence: d'une part, les ouvrages sur la Négritude de SENGHOR, CÉSAIRE et DAMAS; de l'autre, les ouvrages publiés sur la francophonie, y compris les discours des intellectuelles et des hommes politiques à ce propos. Il se penche ensuite sur l'origine des mots *Négritude* et *Francophonie*, pour illustrer enfin les problématiques et les paradoxes qu'ils posent.

Les deux premières parties sont articulées de façon spéculaire, chacune avec une introduction et quatre chapitres. La première, "La Négritude: Poésie, Culture, Idéologie politique" (pp. 37-148) est consacrée spécifiquement aux trois aspects qui fondent la Négritude, définie par l'auteur comme "une école poétique, un concept culturel et une idéologie politique, trois tendances à la fois" (p. 39). La deuxième, "La Francophonie: Philosophie, Culture, Institutions, Politique" (pp. 149-196), prend en considération toutes les perspectives concernant la francophonie, dès le début, avec Onésime RECLUS, jusqu'aux années 60, quand elle devient une véritable "philosophie politico-culturelle et humaniste d'ordre universel" (p. 151).

Avec la troisième partie, "Évolution de la Négritude à la Francophonie; Divergences et convergences; Littérature et discours" (pp. 197-262), les deux courants sont étudiés dans leur développement à l'aide de plusieurs discours célèbres, tels que ceux de François MITTERAND et de Jacques CHIRAC. Quelques extraits de ces discours permettent à l'auteur "non seulement de faire un bilan des deux concepts culturels qui [...] s'entrecroisent sans cesse, mais aussi d'apprécier l'état actuel de ces mouvements historiques vis-à-vis des défis socio-économiques et politiques de ce début du XXI^e siècle" (p. 201).

Dans la conclusion générale, "Négritude et Francophonie, accomplissement ou dépassement?" (pp. 263-273), Pierre AKINWANDE propose une synthèse autour de ces deux notions culturelles, tout en envisageant "des perspectives d'interaction, afin d'atteindre une symbiose dans le cadre de la vision de métissage et de diversité culturels, fort chers aux promoteurs de ces concepts" (p. 265).

Elisabetta BEVILACQUA

Bénédicte BOISSERON, Frieda EKOTTO (dir.), *Voix du monde. Nouvelles francophones*, Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux, 2011, 259 pp.

Quatorze écrivains parmi les plus réputés dans le domaine francophone ont été invités à offrir une nouvelle originale pour un projet de recueil qui désire mettre “leurs voix multiples en diapason” (quatrième de couverture) et qui considère cette “littérature du divers de langue française” (p. 15) en tant que “transnationalisme en devenir” (*Ibid.*).

Tout en reprenant dans l’“Introduction” (pp. 9-24), de manière divulgatrice, les grandes étapes du parcours de la notion de ‘Francophonie’ (à partir de l’abbé GRÉGOIRE pour finir avec le manifeste de 2007 en faveur d’une ‘littérature monde’, sans oublier Onésime RECLUS, la préface de SARTRE de 1948 à l’*Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache* – les directrices de ce recueil oublient le mot ‘poésie’, paraît-il –, la Négritude, l’Antillanité – qu’elles attribuent de manière un peu hâtive à GLISSANT –, la Créolité et son éloge), elles passent ensuite à illustrer cet “humanisme littéraire de langue française” (p. 13) issu de ces nouvelles, écrites de manière libre, c’est-à-dire sans indications quant au sujet.

Comme cette rubrique ne rend pas compte des œuvres de fiction, on se limitera à signaler les auteurs réunis et le titre de leurs nouvelles (qui parfois ne sont pas à leur première édition, comme l’indique une note en bas de page): Raphaël CONFIAINT, *Parcours d’un corps* (pp. 25-31); Jean BERNABÉ, *Sa Légèreté Libellule* (pp. 33-41); Patrick CHAMOISEAU, *Les derniers jours d’une maîtresse* (pp. 43-49); Maryse CONDÉ, *Wayang Kulit* (pp. 51-61); Suzanne DRACIUS, *Chocolater son petit corps* (pp. 63-74); la Suisse Pascale KRAMER, *L’été de ses huit ans* (pp. 75-82); Patrice NGANANG, *La leçon d’écriture* (pp. 83-91); NIMROD, *L’or des rivières* (pp. 93-102); le Guadeloupéen Ernest PÉPIN, *La femme fleuve* (pp. 103-112); l’Algérien Boualem SANSAL, *Tous les bonheurs ne valent pas le déplacement* (pp. 113-117); le Franco-Camerounais Gaston-Paul EFFA, *Si un homme tombe sur moi, c’est que Dieu l’a abandonné* (pp. 119-126); Véronique TADJO, *Le jeune prisonnier* (pp. 127-134); Dany LAFERRIÈRE, *Une chouette dans un Port-au-Prince sans électricité* (pp. 135-144); Daniel MAXIMIN, *L’ex-île* (pp. 145-151). Chaque auteur est introduit par une brève fiche bio-bibliographique.

Silvia RIVA

Littératures noires, <http://actesbranly.revues.org/470>, mis en ligne le 21 avril 2011

Sur le site internet *revues.org* se trouvent recueillis les actes d'un colloque qui a eu lieu du 29 au 30 janvier 2010 au Musée du Quai Branly à Paris et qui avait pour thème "Littératures noires". Les interventions concernent principalement les rapports entre la France et ses anciennes colonies, et elles sont recueillies en quatre sections, "Littérature noire, littérature nègre", "Nation, nègre et culture", "Les lieux de la littérature noire", "Positions et mouvements".

Michel DASH, dans "Haïti première république noire des lettres", retrace le rôle de l'île caribéenne dans l'association entre universalisme et droits de l'homme, un "universalisme révolutionnaire" qui perdure dans les lettres noires. János RIESZ ("Le discours sur l'art nègre: modèle de la réception de la future littérature nègre") et Anthony MANGEON ("Who and what is 'Negro'?" La 'littérature nègre' en débat, de la Harlem Renaissance à la négritude parisienne") reviennent sur le rôle joué pour la prise de conscience des Noirs au début du XX^e siècle par deux figures aujourd'hui plutôt méconnues: le juif allemand Carl EINSTEIN, fondateur de la revue *Documents*, qui prônait une "ethnologisation des études de l'art africain", et Alain LOCKE, éditeur de l'anthologie *The New Negro: an interpretation*.

La deuxième partie est constituée d'un bref article de Romuald FONKOUA – "Présence africaine et les revues littéraires noires", qui met en évidence la différence foncière entre *Présence africaine* et d'autres revues littéraires noires de l'époque (à savoir la primauté laissée à la culture plutôt qu'à la politique) –, et de la Table-ronde autour de "L'authenticité d'une philosophie et d'une littérature nègre", à laquelle prennent part Souleymane BACHIR DIAGNE, Bernard MOURALIS et Catherine COQUERY-VIDROVITCH.

La section "Les lieux de la littérature noire" se concentre davantage sur la réception de cette production. David MURPHY ("La littérature noire et les études postcoloniales") analyse les différences dans la diffusion et surtout dans le rapport à la langue entre les littératures africaines anglophone et francophone: si, en effet, l'Angleterre n'est plus le pays anglophone de référence (supplanteée par les États-Unis, l'Australie et d'autres pays), en ce qui concerne le français, la France en demeure indubitablement le foyer principal. Dans "La place des littératures africaines dans les collections de la Bibliothèque Nationale de France", Jean-Marie COMPTE explique la formation et les enjeux des collections de littérature africaine à la BNF, dont l'auteur dirige le département "Littérature et art". La Table-ronde qui clôt cette section a pour objet "L'édition et le marché des littératures noires" et est animée par Pierre HALEN, Jutta HEPKE, Bertrand MAGNIER et Valérie MARIN LA MESLÉE.

La dernière section propose un article de Dominic THOMAS, qui revient sur la question de “La littérature-monde” et sur le rôle de celle-ci pour “redéfinir la relation ténue entre le centre et la périphérie”. Au débat fait suite la Table-ronde sur “Les positionnements des écrivains dans le champ littéraire contemporain”, à laquelle participent Boniface MONGO-MBOUSSA, Alain MABANKOU, Léonora MIANO et Jack LAMAR.

Maria Benedetta COLLINI